



Regards maristes

SEPTEMBRE 2015 | NUMÉRO 29

Pardonner, est-ce possible ?

Vous avez remarqué ? Le « pardon » est à la mode. Dans notre *société du spectacle* on le met en scène : du « confessionnal » de la télé-réalité au pardon public de nos hommes politiques pour leurs « bourdes », du pardon que l'on affiche sur Facebook à la difficile réconciliation des peuples séparés par l'Histoire, du « tout est pardonné » de *Charlie Hebdo* à l'impossible pardon des familles de victimes dans des procès médiatiques... bref le pardon est partout... du moins en apparence.

De cette mise en scène nous sommes spectateurs et parfois voyeurs. En fait, il s'agit de « scénariser » pour nous l'acte du pardon et de flatter sans doute au passage notre ego en nous positionnant en juges, voire en dieux « moi à sa place je ne pardonnerais pas » ou bien « il serait temps de pardonner »...

Il est d'ailleurs symptomatique de voir que ce pardon là est davantage traité dans le prisme de celui qui le donne que de celui qui le reçoit. On montre ainsi hésitations ou reproches de celui qui s'apprête à accorder son pardon mais la démarche de celui qui le reçoit est moins visible.

Et pourtant, qu'il est dur d'être pardonné : prendre conscience de son tort, regretter, demander pardon, accepter le pardon, se pardonner à soi-même...

Alors il est bon de rappeler que le pardon est une affaire engageante : chemin sans retour, souvent douloureux, transformant, intime, dans lequel on n'attend aucune compensation, aucune rétribution...

Le pardon c'est un acte relationnel fondateur, celui qui fait avancer ou repartir et sans lequel une vie entière peut être gâchée. Alors vraiment est ce que « tout est pardonné » ?

FLORENT NOUSCHI

SOMMAIRE

- 2 Le pardon est possible
- 3 L'impossible pardon :
Maïti Girtanner
face à son bourreau
- 4 Et au commencement ?
- 4 Se pardonner
- 5 Marcher vers l'innocence
- 6 Pardon et Par Don
- 7 L'obstacle de la colère
- 7 L'Église demande pardon
- 8 Au revoir Bénédicte

Le pardon est possible

MARIE-CLAUDE GRULIER, *mariste laïque*

Il m'est arrivé de ressentir une grande tristesse en entendant des familles de victimes réclamer la peine de mort pour les coupables, tant elles étaient enfermées dans leur souffrance et leur ressentiment. Je me disais : « Qui les délivrera ? »

Un documentaire diffusé récemment sur France 2 nous a présenté Alice Sommer un an avant qu'elle ne meure l'an dernier à l'âge de 110 ans. Née juive à Prague, le piano dont elle jouait merveilleusement fut le compagnon de toute sa vie. Concertiste de talent, épouse d'un musicien violoncelliste déporté à Auschwitz puis à Dachau où il mourra en 1944,

elle n'échappa pas à la déportation mais la musique l'a sauvée. Les nazis aimaient la musique. Elle raconte même comment le tristement célèbre docteur Menguele demandait qu'on lui joue les rêveries de Schumann ! Elle eut la chance d'intégrer l'orchestre du camp de Theresienstadt...

Cette femme âgée – très âgée – est lumineuse. Elle ne parle pas de pardon, mais il n'y a aucun sentiment de haine en elle. Elle dit que la haine engendre la haine. Elle dit aussi qu'il n'existe pas de mal absolu, qu'il y a toujours quelque chose de bon chez les êtres.

Et ce témoignage rappelle à ma mémoire une autre pianiste, résistante, rescapée elle aussi des camps, mais qui n'a pas eu la même « chance » : Maïti Girtanner n'est plus aujourd'hui, mais elle a vécu cette expérience extraordinaire de revoir son bourreau et après qu'elle lui eut accordé son pardon, elle disait avoir ressenti une grande paix.

Preuve en est que le pardon est source de libération pour le fautif repentant et pour la victime qui sait l'accorder. Le pardon est possible et il est une grâce !



L'impossible pardon : Maïti Girtanner face à son bourreau

XAVIER DUFOUR, professeur à l'Externat Sainte-Marie de Lyon

1940 : Maïti Girtanner a 18 ans et prépare son bac dans la maison de son grand-père près de Poitiers quand la marée allemande envahit la France. Vivant à deux pas de la ligne de démarcation, elle entre en résistance, fait passer en zone libre des soldats anglais, donne des récitals au piano pour des officiers allemands à qui elle demande en échange la libération de jeunes suspects... Lorsque les allemands la démasquent en 1943, elle est livrée aux tortures savantes de Léo, un jeune médecin nazi. Il détruit ses centres nerveux et la laisse quasi-morte dans un sous-sol en février 44. Sauvée par la Croix-Rouge, Maïti va mettre des années à retrouver un peu de vitalité, mais restera handicapée à vie, le plus souvent alitée. Elle renoncera à se marier, à jouer du piano. Mais au long de ces années de lutte, un irrépressible désir monte en elle : pardonner à l'homme qui a sauvagement dévasté sa vie.

Or, quarante ans plus tard, Léo, qui a refait sa vie et caché à ses proches ce que fut sa guerre, est atteint d'un cancer. Épouvanté par sa mort imminente, il se souvient de cette jeune résistante qui, en prison, témoignait de sa foi et exhortait ses compagnons d'infortune à l'espérance et à la prière. Contre toute vraisemblance, Léo est persuadé que Maïti est vivante et qu'elle peut l'aider. Il la retrouve et, au pied de son lit, échange avec elle pendant deux heures. Maïti le reconforte, l'invite à faire la vérité dans sa vie et à avouer aux siens son histoire. Et ce n'est qu'à la fin de cette improbable rencontre que Léo

réalise sa culpabilité et peut demander pardon. À son retour, il exécute à la lettre les consignes de Maïti, confesse publiquement ses crimes et offre à ses proches de les aider financièrement ou affectivement selon leurs besoins. Il mourra en refusant la venue d'un prêtre mais en réclamant, en vain, la présence de Maïti.

Cette histoire exceptionnelle, quasi miraculeuse, éclaire nos culpabilités ordinaires et l'incroyable pouvoir de vie du pardon, pardon reçu comme pardon donné.

Du côté de l'homme coupable, la conscience claire de la faute n'est jamais évidente. De même que Léo avait été endoctriné depuis l'âge de 12 ans par des fanatiques, combien de bonnes raisons trouvons-nous pour ne pas reconnaître notre responsabilité et demander pardon ? Chez Léo, le repentir n'arrive qu'au terme d'une relecture tardive de son histoire : il affleure à la conscience lorsque l'ancien bourreau pressent que sa victime lui a déjà pardonné. N'est-ce pas le grand secret du pardon, qu'il précède et rend possible une prise de conscience ajustée de nos culpabilités ? Dans l'étreinte du Père de la parabole, le fils prodigue

comprend quel est son véritable péché : s'être éloigné de la source de vie qui ne demandait qu'à se donner à lui. Léo, de son côté, découvre dans la bienveillance de Maïti la noirceur de son crime, au moment même où ce crime est pardonné.

Du côté de la victime, Maïti souligne que le désir de pardonner procède d'un long cheminement et d'années de combat spirituel, pour surmonter la tentation du suicide, de la révolte et du ressentiment. Mais au terme du combat, c'est la puissance de vie qui éclate dans le pardon et l'emporte sur l'absurdité de la violence et de la mort.

Partageant le magnifique documentaire réalisé par Michel Farin pour l'émission *Le Jour du Seigneur* avec des élèves de terminale lors d'une retraite, nous échangeons sur les multiples renoncements de Maïti Girtanner, notamment la maternité à laquelle elle aspirait tant. Une élève prend alors la parole pour une réflexion que je n'ai jamais oubliée : « Vous dites que Maïti a renoncé à avoir des enfants. Mais cet homme à qui elle a pardonné et qu'elle a réconcilié avec lui-même, n'est-il pas le fruit du plus bel enfantement ? »

Extrait d'une lettre de Gérard Orange suite au décès de Bénédicte son épouse, membre du comité de rédaction de la revue Regards Maristes.

« ... Bénédicte a côtoyé le "monde mariste" tout au long de son existence, à commencer par Jean Basse, lorsqu'elle était étudiante et cela a perduré. Elle a beaucoup aimé participer à la rédaction de *Regards Maristes* et je ne peux aujourd'hui relire sans émotion le texte qu'elle a écrit dans le numéro 27 de décembre 2014, intitulé "Partir", presque une prémonition ! »

Et au commencement ?

BERNARD FENET, *Mariste, diacre*

En ces temps-là, aumônier au lycée professionnel Saint-Nicolas, j'avais pris l'habitude, après quelques temps d'observation des jeunes et des adultes qui les enseignaient / les éduquaient, de rencontrer les élèves en classe et d'aborder avec eux des questions existentielles ou sociétales...

Cette fois, ce fut le pardon, pardonner...

Avant la fin du mot, la salve jaillit : on ne peut pas tout pardonner ; l'impardonnable, massif, est bariolé aux couleurs de ce qu'on fait à ma sœur, de l'enfant tué par un monstre, de l'injustice vraiment trop injuste, et, surtout, surtout, de ce qu'on dit de ma mère (il a « traité » ma mère !).

Rapidement l'inventaire s'arrête... Et si c'était, finalement, l'arbre qui cache la forêt ?

Je pus prendre la parole, et énoncer, ce qui était vrai (le mensonge ne pardonne pas), que je n'étais pas venu les inciter à pardonner, que mon projet était de partager avec eux sur le pardon, mais les pardons reçus. Je les invitai alors à se remémorer les moments où ils avaient bénéficié du pardon de leur mère, justement, de leur père, peut-être, d'un enseignant, d'un ami, voire d'un « keuf »...

Le temps du silence, puis les prises de parole, moins éruptives, plus personnelles, d'abord hésitantes, puis affirmées... Je ne me souviens plus des contenus précis, mais demeure en moi, gravée, l'ambiance de ce jour, le processus, le « retournement ».

Pardoner n'était plus l'insurmontable à accomplir, une sorte de devoir à

faire, un précepte de chrétien, mais un cadeau, une douceur, du miel, une caresse qui permet de se relever, une force, venue de l'extérieur et qui, de l'intérieur, anime, transforme la honte mortelle en désir renouvelé de relation... une expérience fondamentale de gratuité, d'amour qui dépasse ce que je peux faire, ce que je peux être, ce que je suis !

Et à propos d'amour, quand il nous arrive (mon épouse et moi) d'aider des couples à se préparer à vivre le sacrement de mariage chaque jour de leur vie, nous croisons toujours (et au besoin nous recherchons) ce(s) moment(s) où ils ont vécu le pardon, pardon reçu, pardon offert, pardon fondateur de leur amour, expérience initiatrice, qui va de pair avec la vérité de leur relation, de leur amour.

Au commencement était l'amour, au commencement était le pardon, au commencement était le Verbe, et le Verbe, le pardon, l'amour se font

chair, le pardonné peut devenir pardonneur, je peux vivre ce que j'ai reçu, ce que je reçois, et les nœuds de la relation raccourcissent la longueur de la corde, nous rapprochent.

Se pardonner

ETTY HILLESUM,
dans *Une vie bouleversée*, éditions Seuil collection Point, p.213

« Il faut apprendre à vivre avec soi-même comme avec une foule de gens. Et l'on découvre alors en soi tous les bons et les mauvais côtés de l'humanité. Il faut d'abord apprendre à se pardonner ses défauts si l'on veut pardonner aux autres.

C'est peut-être l'un des apprentissages les plus difficiles pour un être humain, je le constate bien souvent chez les autres (et avant, je pouvais l'observer sur moi-même aussi, mais plus maintenant), que celui du pardon de ses propres erreurs, de ses propres fautes. La condition première en est de pouvoir accepter, et accepter généreusement, le fait même de commettre des fautes et des erreurs. »





Marcher vers l'innocence*

ANNE LÉCU, *religieuse dominicaine, médecin*

« Madame, je suis innocente. » Pour avoir entendu en prison de multiples fois cette affirmation, souvent décalée, j'ai fini par y croire, et par entendre – un peu – que ce qui était dit là, défiant l'évidence, était vrai : personne ne peut se réduire à son crime, à sa faute, à son malheur.

Au fond, tout au fond, l'innocence demeure. Je me souviens d'un homme, tout à fait au clair sur les raisons de sa présence en prison, qui me disait – et c'était absolument

vrai – « Vous savez madame, moi je suis bon. Je ne fais de mal à personne. »

« D'où me connais-tu ? » demande Nathanaël à Jésus, peut-être peu habitué à la perspicacité de ce regard qui touche d'emblée au fond de l'être.

C'est une expérience rare. Vous rencontrez quelqu'un, et ce quelqu'un vous VOIT.

Difficile de bien dire ce qui arrive. Mais le regard de l'autre, ou plutôt

sa présence, voit en vous ce que peu voient, et c'est beau.

Le fond de l'être, lorsqu'il se donne à connaître, est bonté, clarté, beauté.

L'amour seul donne des yeux assez neufs pour le voir.

* *Marcher vers l'innocence*, page 9, Édition du Cerf

Pardon et Par Don

MAURICE AUDIBERT, *Père mariste*

Le Cameroun est un de ces pays où le Français est couramment parlé par une bonne partie des gens, parallèlement aux nombreuses langues régionales en vigueur. Dans

la conversation courante, l'usage de certains mots permet d'en retrouver le sens original. En voici un exemple intéressant.

Il s'agit du mot « pardon ». Il n'est pas rare de l'entendre utiliser quand on fait une demande, quand on sollicite une faveur ou un service. Ce qui donne ceci dans une conversation (ce n'est qu'un exemple) : « Pourriez-vous me prêter tel outil, pardon... » ou, venant d'un enfant : « Est-ce que je peux aller jouer avec le voisin, pardon... »

La demande insiste en général sur la façon dont le mot est prononcé, surtout chez les plus jeunes : « paaaaar/don ! »

Du coup, il me semble, on retrouve le sens premier, étymologique du mot. Le demandeur souhaite qu'on accède à sa requête, PAR / DON, c'est à dire sans rien exiger en retour. Le « donneur » est invité à être doublement généreux : en accordant ce qui est demandé, mais de façon gratuite. Autrement dit par / don.



Courrier des lecteurs

Amis,
Juste un petit mot pour vous dire combien j'ai apprécié l'article « Où est Dieu ? » de Vincent Ricard. Il y a eu beaucoup de choses belles, justes, écrites ou dites après le 7 janvier. Mais les pages de Vincent Ricard m'ont paru particulièrement éclairantes. Merci.

Christian BISEAU, Marseille

L'obstacle de la colère

PAUL FONTANIER, *Père mariste*

Quand j'étais jeune j'habitais un petit village non loin d'une ligne de chemin de fer. La traversant souvent, j'avais fait la connaissance du garde-barrière, et j'appréciais beaucoup cet homme affable, habile et toujours prêt à rendre service.

Un jour, je ne sais pourquoi, il fut très contrarié par le comportement de

quelqu'un qui l'avait agacé. Je ne me souviens plus du tout ce dont il s'agissait, mais il était clair qu'il entendait faire payer très cher à cette personne, qu'il considérait déjà comme un adversaire, un tort dont il se sentait victime

J'ai été très surpris de voir comment cet homme habituellement si aimable

et si serviable se laissait emporter par la colère et par un tel esprit de vengeance. Tout cela me semblait excessif, mais ce jour-là, j'ai touché du doigt à quel point l'instinct de vengeance est prompt à se manifester et combien il est parfois difficile de lui faire obstacle avec un peu de miséricorde et de pardon.

L'Église demande pardon

DIDIER TOURRETTE, *Sainte-Marie Lyon*

Juillet 2013, sur l'île italienne de Lampedusa, le Pape François demande pardon pour « notre indifférence envers nos frères et sœurs », notamment face au drame des migrants. Cette déclaration s'inscrit dans une démarche initiée par Saint Jean-Paul II dans sa Lettre apostolique *Tertio Millenio Adveniente* de 1994 : l'idée nouvelle est de demander pardon pour les fautes des chrétiens commises dans le passé, et en particulier pour leur responsabilité dans l'esclavage, l'Inquisition et l'antisémitisme. Cette demande, qui engage toute l'Église, s'adresse en premier lieu à Dieu, et ensuite à tous les hommes.

La nouveauté de cette démarche de repentance n'a pas été sans soulever des critiques et poser de nombreuses interrogations. Ne pouvait-on voir ici une remise en question de la sainteté de l'Église, cette dernière ne risquait-elle pas d'en sortir affaiblie ? Comment et pourquoi l'Église contemporaine porterait-elle la responsabilité d'actes anciens auxquels aucun de ses membres ne peut avoir contribué ? Les membres des Églises africaines ou sud-américaines peuvent-ils par exemple être concernés

par la colonisation ou l'antisémitisme européens ?

Ayant eu à accompagner à plusieurs reprises des élèves en République démocratique du Congo ou à Madagascar, ces interrogations m'ont aussi touché personnellement. J'avais ainsi toujours pensé que, n'étant même pas né au moment de la décolonisation, je pouvais m'affranchir de cette question dans les relations que j'allai établir avec les personnes rencontrées sur place. Pourtant, dès mon premier séjour à Kinshasa, en visitant notre quartier d'accueil, je me suis vu interpellé par un vigoureux « toi le blanc, que viens-tu faire là, tu n'as pas assez fait de mal, retourne chez-toi ». Appel en apparence agressif, qui s'est en fait rapidement avéré être un appel à s'arrêter pour discuter, mais qui en disait long sur l'image que je véhiculais. Depuis, je n'ai pu que constater à quel point j'incarne des dimensions – économiques, sociales, historiques – qui me dépassent, dont je ne peux m'affranchir, et qui biaisent les rapports humains.

Nous sommes des êtres d'histoire, incarnés, les produits d'une société particulière qui, que nous le voulions

ou non, nous détermine. Lorsque, à l'aéroport d'Antananarivo, je croise des « vaza* cochon » revenant de leur périple sexuel, lorsque, à l'aéroport de Kinshasa je vois des occidentaux qui étalent leur suffisance et « jouent les coloniaux », je demande pardon, pour eux mais aussi pour moi car je leur suis, hélas, lié. Il ne s'agit pas pour autant de tomber dans la culpabilisation : reconnaître l'héritage de la société dont on est issu et son attachement à ses valeurs implique simplement d'en assumer aussi le passif, et donc d'aller à la rencontre des autres avec humilité.

La démarche de repentance initiée par Saint Jean-Paul II et reprise par le Pape François est riche de promesses. La demande de pardon rend justice à l'exigence de vérité, initie une purification du passé, du ressentiment que la mémoire véhicule, ouvre la possibilité à l'expression de nouvelles libertés. Demander pardon, revient à s'exposer, devenir vulnérable... risque inhérent à toute construction.

* étranger

Au revoir Bénédicte,

Bénédicte s'en est allée. Nous l'espérions pour notre dernière rencontre d'équipe, et elle n'est pas venue. Malgré sa maladie, et des soins souvent éprouvants, elle nous rejoignait à Paris régulièrement, et a pris part à l'élaboration des derniers numéros de *Regards*, avec la même présence, le même intérêt, le même sourire. Absente en janvier dernier, elle a quand même écrit son article, qu'elle termine en montrant Jésus « comme un modèle d'homme... habité par la sagesse et la maîtrise de soi ». Elle-même a toujours fait preuve de confiance dans la vie, affrontant sa maladie avec simplicité, discrétion, souci des autres.

Par sa connaissance approfondie des Évangiles, elle nous aidait à rencontrer Jésus dans sa vie, savait mettre en lumière son humanité, et la force de son enseignement.. Nous avons choisi de puiser dans les trois derniers numéros de notre revue, et de montrer comment elle nous entraînait à la suite du Christ, pour nous le faire découvrir proche de nous, accessible dans des moments de la vie que nous pouvons tous avoir rencontrés. Ces quelques citations tirées de ses derniers articles, sont un témoignage très fort de cette approche où elle nous engageait.

Dans le numéro 26, intitulé « Le repas », elle écrit : « Jésus fait passer la rencontre de l'autre quel qu'il soit, avant l'observation des rites et des interdits », « nous met en garde contre les pièges de la politesse », nous recommande « avec humour » de « ne pas choisir la première place espérant qu'au repas éternel, les hommes auront compris qu'un repas, c'est avant tout le partage de l'amour ».

Dans le numéro 28, nous retrouvons Jésus, animé d'émotions qui sont aussi les nôtres, « les Évangiles nous présentant un homme comme les autres », ému « par la détresse des malades », « exultant de joie devant les humbles qui reçoivent son message », pleurant « à la mort de son ami Lazare », connaissant « le découragement et l'angoisse devant la mort ». Le fils de l'Homme a connu toutes nos émotions et l'Évangile est son témoin ».

Dans le numéro 27, l'avant-dernier de cette série, Bénédicte aborde le sujet de la mort, évoquant « l'attitude spirituelle faite de détachement, de confiance et d'espérance », qui a été la sienne au cours de ces dernières années.

Nous sommes heureux, en relisant ces lignes, de retrouver Bénédicte. Et dans les mois qui viennent, nous allons préparer une édition de tous ses articles, qui permettra à ses lecteurs de relire encore l'Évangile avec elle.

MARIE-CLAIRE ROUGNON

Le Comité de Rédaction remercie chaleureusement toutes les personnes qui enrichissent la revue par leur contribution. Par ailleurs, compte-tenu de l'espace disponible et de l'orientation du numéro, il se permettra de réduire, de modifier, de sélectionner les textes reçus. Merci de votre compréhension.

Pour le prochain numéro de *Regards maristes*, nous avons choisi comme thème « **La rue** ». Pour nous, un bon texte doit être court (environ 1500 signes). Merci à qui le pourra.

N'hésitez pas à nous communiquer vos réactions.

Vous pouvez soutenir la revue en adressant votre versement, libellé à l'ordre de *Regards Maristes*, à Bernard Fenet, 42, rue Pierre Semard, 30000 Nîmes. Si vous souhaitez faire un don (au-dessus de 50 €) et bénéficier du reçu fiscal, veuillez libeller votre chèque à l'ordre de *Province de France de la Société de Marie* en indiquant au dos la mention *Regards maristes* et le nom du bénéficiaire du reçu, et l'adresser à Pères Maristes - Région de France, 104, rue de Vaugirard 75006 Paris.